

## Synthèse Lieux infinis – Faire commun, Faire quartier Mars 2023

### *Introduction de la journée d'échanges*

La FASE, en partenariat avec la Maison de l'Architecture de Genève / Association Pavillon Sicli et le centre interdisciplinaire pour la transition des villes et territoires de la HES-SO Genève (CITÉ), ont organisé, le 17 septembre 2022, une journée d'échanges intitulée *Lieux Infinis – Faire commun, Faire quartier*.

Cette journée a porté sur la question du développement des solidarités contemporaines en contexte de transformation des villes et des territoires. Afin d'ouvrir la discussion à un public diversifié, la réflexion s'est centrée sur le lieu infini, envisagé comme lieu socioculturel de demain, et s'est située au niveau de l'échelle locale, là même où la responsabilité de l'aménagement des équipements publics de quartier se pense et se construit.

Magistrats, responsables communaux, personnels des centres sociaux, acteurs des mondes culturels ont été nombreux à assister à cette journée ouverte par Anne Hiltpold, maire de Carouge et vice-présidente de la FASE, et Pascal Thurnherr, président de la Fédération des Centres de Loisirs et de Rencontres (FCLR). Chacun a souligné la nécessité politique et sociale de veiller à la qualité des liens sociaux qui façonnent le vivre-ensemble quotidien ; et cela en encourageant la participation des citoyens à la vie collective locale. Suite à cela, Thierry Apothéloz, conseiller d'Etat en charge du Département de la cohésion sociale (DCS), a tenu à mettre l'accent sur la complexité des crises que les sociétés contemporaines traversent. La pandémie a, selon lui, révélé la fragilité du lien social ; ce qui engage plus encore la responsabilité des élus politiques en matière de soutien, de protection et d'accompagnement social. Dans cette optique, les mondes du travail social et de l'animation socioculturelle sont appelés, a ajouté Thierry Apothéloz, à jouer un rôle croissant. Puis Barbara Tirone, architecte et présidente de la Maison de l'Architecture, a introduit la journée d'échanges. Se réjouissant que cette journée ait lieu au sein du Pavillon Sicli, bâtiment emblématique du quartier Praille-Acacias-Vernets, Barbara Tirone a rappelé le souci de l'ensemble des partenaires d'initier un débat ancré dans les réalités des populations genevoises et résolument tourné vers l'expérimentation et le développement de dispositifs d'aménagement urbain.

Kaoutar Harchi, adjointe scientifique à la Haute Ecole de Travail Social de Genève et Yann Boggio, Secrétaire général de la FASE, ont présenté le déroulement de la journée et ont remercié l'ensemble des participants pour leur présence.

[Vidéo](#)

[Audio](#)

## ***Interventions***

Bernard Wandeler, professeur au sein du département Travail Social de la Haute Ecole Spécialisée de Lucerne, a centré son intervention sur les conditions de l'appartenance territoriale et les formes d'engagement qu'elle suppose. A partir de ses années d'expérience dans le monde de l'animation socioculturelle et du travail social, Bernard Wandeler a soulevé de nombreuses questions relatives au territoire, à partir de l'échelle du quartier. Il attire l'attention quant à la nécessité de prendre en compte le travail réalisé dans les quartiers, de considérer les énergies et les ressources présentes *in situ*. Cela questionne les modalités de construction de pratiques collaboratives et solidaires. Bernard Wandeler a, par la suite, interrogé les processus qui conduisent des populations à s'identifier ou, au contraire, à se montrer indifférentes au territoire. L'appartenance, a précisé l'intervenant, est un sentiment complexe qui s'inscrit parmi une multitude de référents identitaires. Cette complexité tient à des éléments tels que la pluralité des échelles articulées, les mobilités subies et choisies, les expériences, projections et représentations du territoire donné. Selon Bernard Wandeler, il importe de réfléchir aux manières de produire des formes de territorialité, soit de réfléchir collectivement aux rapports que les individus construisent avec l'espace. Comment rendre les territoires attractifs et désirables ? Comment donner aux populations le goût de la rencontre et du partage ? Comment créer un sentiment de connivence et faire naître la volonté commune de participer à un projet solidaire ? Bernard Wandeler a conclu son intervention en soulignant l'importance des phénomènes d'interterritorialité. Il entendait ainsi insister sur l'enjeu de relier les territoires entre eux afin de favoriser la mixité sociale.

[Vidéo](#)

[Audio](#) (version courte, sans débat)

[Audio](#) (version longue, avec débat)

Dans le prolongement des enseignements que Bernard Wandeler a tiré de son expérience professionnelle, sont intervenus Maxime Bondu, artiste et Bénédicte le Pimpec, commissaire d'exposition. Tous deux ont cofondé et co-dirigent les ateliers bermuda, des ateliers de production artistique faisant appel au modèle collaboratif, situés dans le grand Genève, sur la commune de Sergy dans l'Ain, à quelques kilomètres du CERN et de la frontière franco-suisse. Leur intervention a notamment porté sur le processus de fondation de ces ateliers. Les intervenants ont longuement décrit les difficultés auxquelles ils ont dû faire face afin de convaincre les responsables locaux de la pertinence de leur projet d'une part et de parvenir à se voir allouer un

espace où bâtir le bâtiment qui abrite les espaces de travail d'autre part. Insistant sur leur volonté de ne pas définir le lieu a priori mais de le laisser être défini a posteriori par les usagers, les intervenants ont expliqué avoir fait de l'auto-construction du bâti une expérience collective à laquelle toute personne volontaire a pu participer. La notion de bricolage a revêtu une certaine importance. En effet, la participation au chantier a activé des savoir-faire qui ne correspondaient plus au partage professionnel / amateur et se dégageaient ainsi des contraintes normatives. Le vouloir agir a autant importé alors que le pouvoir d'agir. Cela aura supposé un dialogue, une confiance et une vision commune. La genèse de ce projet révèle l'enjeu de l'autonomisation des procédures d'élaboration matérielle et symbolique des ateliers. Le bouleversement du mode de gouvernance a ouvert la voie à l'expression ainsi qu'à la réalisation d'orientations endogènes, propres aux possibilités offertes par le lieu. Bénédicte le Pimpec et Maxime Bondu ont tenu, en conclusion, à mettre en avant la question de la soutenabilité économique de projets culturels innovants.

[Vidéo](#)

[Audio](#) (version courte, sans débat)

[Audio](#) (version longue, avec débat)

*Inauguration et présentation du Scube*

[Vidéo](#)

Céline de Mil, diplômée de l'Institut d'Urbanisme de Lyon et de l'École Nationale des Travaux Publics de l'État est doctorante au sein de l'agence d'architecture Encore Heureux et du laboratoire Environnement Ville et Société (CNRS 5600). Elle a déployé, lors de sa présentation, une réflexion relative aux méthodes d'émergence des Lieux Infinis, terme employé dans l'exposition éponyme portée par l'agence Encore Heureux Architectes lors de la biennale d'architecture de Venise de 2018. Au-delà de la mixité des usages qu'ils accueillent, les Lieux Infinis sont le résultat d'un long processus d'échanges et de négociations entre des acteurs de terrain venus expérimenter in situ et les professionnels de l'aménagement urbain. Pour illustrer son propos, l'intervenante a exposé une série de Lieux Infinis, qui sont autant de dispositifs architecturaux singuliers : les Grands Voisins à Paris, la friche de la Belle de Mai à Marseille et, plus particulièrement, l'Hôtel Pasteur à Rennes ancienne université dentaire transformée en école maternelle, tiers-lieux du numérique et tiers-lieux de recherche. Tout en retraçant l'histoire de ce projet emblématique en France métropolitaine, elle a présenté les différents outils ayant permis aux acteurs de la société civile de s'impliquer directement dans la transformation des lieux : une longue période de préfiguration des usages portée par l'architecte Sophie Ricard et basée sur des outils particuliers (étude de faisabilité en acte, programmation ouverte) ; une co-écriture de la commande publique mettant l'accent sur l'identité des lieux plus que sur sa forme architecturale ; un chantier ouvert aux habitants ; une gouvernance partagée et une gestion citoyenne des lieux. Finalement, elle définit les Lieux Infinis non par les usages qu'ils accueillent mais par les relations de confiance tissées sur le temps long et la gouvernance partagée entre l'association gestionnaire, les acteurs locaux impliqués, la collectivité et les architectes. Ce type

d'approche porte en lui une critique implicite de la participation citoyenne traditionnelle en urbanisme, puisqu'il est question de permettre aux habitant·es de prendre part aux décisions qui orienteront le programme du lieu. Céline De Mil a par la suite identifié les traits majeurs et distinctifs des Lieux Infinis. Insistant sur le fait que tout exercice de définition de ces types de lieu efface la spécificité de chacun d'entre eux, l'intervenante a souligné leur caractère progressif, collaboratif et non définitif. En conclusion, le Lieu Infini a été vanté pour ses mérites démocratiques et ses capacités à générer des formes de collaboration transversales. La délégation du lieu, l'économie contributive, l'accueil libre sont autant de dimensions faisant du Lieu Infini un espace intégratif car cogéré par une pluralité de participant·es.

[Vidéo](#)

[Audio](#) (version courte, sans débat)

[Audio](#) (version longue, avec débat)

La dernière intervention a été celle de Benjamin Seroussi, curateur, éditeur et responsable de Casa do Povo – « la maison du peuple » en portugais – institution socioculturelle créée le lendemain de la Seconde guerre mondiale par les survivants et les survivantes de la Shoah. Héritière de cette histoire, Casa do Povo se veut un espace de rencontre de tous les peuples en errance. A travers son exposé pensé comme une ballade à l'intérieur de Casa do Povo, Benjamin Seroussi a précisé que sa réflexion était traversée par un sentiment de déception à l'égard de ce que sont devenus les musées : des lieux de consommation, des lieux touristiques, prévisibles, des lieux dits « domestiqués ». Comment alors construire un lieu indomesticable ? Comment radicaliser notre imagination ? À Casa do Povo, nous dit l'intervenant, la clé circule entre les mains de l'équipe artistique comme entre celles des usager·es. De cette manière, l'institution affirme ne pas être un lieu réservé aux initiés, un lieu clos sur lui-même mais, au contraire, un lieu à tous et pour tous. Benjamin Seroussi précise que l'équipe ne possède pas de bureau fixe mais travaille là où il lui est possible de s'installer. Ainsi, la frontière entre le professionnel et l'amateur, entre ceux qui font et ceux qui bénéficient de ce qui est fait, est atténué. Les frontières sont alors perturbées et volontairement perturbantes. La programmation est dite « non programmatique ». Elle suppose plus qu'elle n'impose. La structure ne fonctionne pas : elle agit et elle est agie. Elle *vit* en accueillant des groupes d'artistes, des groupes locaux et des groupes de travailleurs dans le domaine de l'art, du journalisme, de la psychologie, etc. Le lieu, grand de 3500 m<sup>2</sup>, est en partie laissé vide afin de permettre aux publics d'imaginer ce qu'ils y feraient s'ils pouvaient y faire quelque chose. Benjamin Seroussi souligne que, de manière générale, les publics ne viennent pas dans les lieux culturels car, souvent, ils ne sont pas intéressés par la proposition faite. Afin de susciter l'intérêt, il s'agit de partir des besoins des publics et non pas seulement des désirs de l'équipe artistique. Benjamin Seroussi souligne que le lieu est autonome. Il ne bénéficie pas d'aides publiques mais repose sur une forme de dépendance recherchée, tactique. Une dépendance qui permet de créer des alliances, des connivences, et garantit la pérennité du lieu sans que celui-ci ne soit pris au piège de la domestication. Benjamin Seroussi ajoute ne pas croire en l'existence d'un public *déjà là* mais d'un public *en devenir*. De là, il importe

de réfléchir aux manières dont le lieu crée son futur utilisateur. L'intervenant conclut en s'interrogeant sur la possibilité de fabriquer du commun alors que nos sociétés contemporaines ne cessent de contraindre à l'isolement. Cela rend, à ses yeux, la mission des lieux culturels de demain foncièrement politique.

[Vidéo](#)

[Audio](#) (version courte, sans débat)

[Audio](#) (version longue, avec débat)

## ***Conclusion provisoire***

La journée d'échanges a été clôturée par Simon Gaberell, professeur HES. Faisant part de son intérêt pour l'ensemble des présentations, Simon Gaberell a souligné ce qui les réunit : la question de la professionnalité et la démarche pluridisciplinaire. Ainsi, avons-nous découvert des architectes participant à des formes d'accompagnement social, des travailleurs sociaux intéressés par la question de l'aménagement urbain, des artistes qui entrent en lien avec de nombreux corps de métiers. Cela témoigne d'un souci partagé du décloisonnement. Les postures, pourtant, sont très différentes, les manières de faire varient et les procédures répondent à la spécificité des projets. Simon Gaberell a par la suite attiré l'attention sur l'existence d'une certaine tension entre le principe de planification et celui de la construction processuelle, *ad hoc*. Les lieux infinis interrogent l'accompagnement et la possibilité de laisser des lieux se construire, non en vue d'une finalité, mais d'un intérêt partagé. Selon Simon Gaberell, cela questionne le rapport à la norme, à la marge, au décentrement et à l'écart. Les lieux infinis semblent continuellement à la croisée des chemins. Ils sont tant confrontés au risque de l'institutionnalisation qu'à celui de la marginalisation. Dès lors, la dimension politique révèle toute son importance tant la négociation de l'obtention d'un lieu (ou d'un terrain) et d'aides financières jouent un rôle déterminant dans la conduite du projet. Comment obtenir, alors, un soutien politique sans que ce soutien n'affecte les possibilités d'émergence des lieux infinis ? Comment être autonome sans être précaire ? Enfin, Simon Gaberell interroge la place des publics et plus précisément des publics populaires. Comment intéresser les populations présentes et les accompagner vers une forme d'émancipation ?

[Vidéo](#)

[Audio](#)

